

Une grande déception ou une occasion de penser *Notes sur la formation fondamentale*

Philippe Haeck

Professeur de français
Cégep de Maisonneuve

Je me fais vieux, mes mains touchent de plus en plus à la source, je préfère lire les Odes élémentaires de Pablo Neruda, comme j'aime l'« Ode à la joie », l'« Ode à l'oignon », plutôt que remplir un questionnaire sur la formation fondamentale qui ressemble à une série de ces tests qu'on trouve dans les magazines de psychologie où l'on coche une case ou un numéro sur une échelle — la somme des points accumulés nous définit comme appartenant à un des types prédéterminés —, je préfère continuer à lire le roman de Joyce Johnson, Le café de la nuit, que d'aller à une réunion sur la formation fondamentale où l'on me présente sur des acétates des phrases dont les mots me paraissent creux, des tableaux que je ne trouve pas géniaux, plutôt futiles, fades, une liste de six objectifs retenus après avoir fait des résumés-synthèses de ce qui s'est fait ailleurs et des réunions de comités « réacteurs », je lis et je n'en reviens pas parce que le deuxième objectif est intitulé « savoir penser » et qu'après avoir lu et relu la liste je ne trouve pas de pensée. Rien que des savoirs rigides, des maîtrises empesées, un langage de questionnaire qui fonctionne sans qu'il soit nécessaire de penser.

Ça me rappelle les tables de matière de deux tomes du vieux traité de philosophie dans lequel j'étudiais à dix-huit ans, la logique et la psychologie ; aujourd'hui ce sont les deux autres tomes qui me plairaient davantage : la physique et la métaphysique. Je m'attendais à un texte, à des propositions, on me donne une liste d'éléments avec des mots comme « habileté », « analyse », « synthèse », « processus », « bonnes relations », « leadership », « interagir » ; comment se fait-il que je ne trouve pas ça fondamental ? Je pense à tous ces gars, à toutes ces filles de dix-huit ans avec qui je passe une bonne partie de ma vie, surtout à ceux et à celles qui s'ennuient dans « leurs » cours, qui ont seulement hâte que ça finisse. Comment oserais-je leur présenter cette liste ? J'en arrive même à trouver que le questionnaire qui n'en finissait plus était, par toutes les possibilités qu'il énumérait, un vrai jardin intellectuel où j'aurais pu, avec de la patience, cueillir les idées qui convenaient le mieux à mon enseignement (je suis presque heureux de ne pas l'avoir mis à la poubelle). Comment se fait-il que les élèves qui s'ennuient continuent à aller à « leurs » cours, que j'aie rempli le questionnaire, que je sois allé à la réunion ? Sommes-nous des sages qui tirons parti de tout, sachant bien que la vie n'est pas faite que de jouissances mais aussi d'une bonne part de souffrances, que nos semblables sont parfois de bien tristes compagnons, qu'il nous arrive aussi

de ne rien faire pour que la vie soit meilleure ? Sommes-nous des ironistes qui prenons un malin plaisir à ne rien dire devant la sottise, poussons-nous parfois la comédie jusqu'à l'applaudir ? Le mensonge n'est-il pas une voie sans issue ? C'est en tout cas une voie où la pensée, dans la mesure où elle est recherche de vérité, n'est plus possible.

Comment se fait-il qu'à un colloque, samedi dernier, la sociologue Nicole Laurin-Frenette s'excusait d'avoir donné à lire aux participants, avant le colloque, un texte solide où elle ramassait sa pensée sur les liens des intellectuels avec l'État ; elle a parlé d'un pensum ? Je n'ai jamais vu des gens s'excuser de donner à lire des questionnaires, des tableaux, des listes. Plus je vieillis plus j'en arrache avec les questions où les réponses sont déjà données, avec les grilles qui font disparaître le réel, ou le gèlent dans des petites cases étanches ; tableaux et classifications trop souvent empêchent la pensée, forcée de rester dans leurs clôtures. Comme je m'ennuie parfois de vraies conversations, vous savez de ces paroles qui font leur chemin lentement avec des phrases, des mots, simples, élémentaires, essentiels. Comment se fait-il qu'à l'école la parole de chacun et de chacune soit presque toujours humiliée par les concepts, les notions, les schémas, les méthodes — d'où la hâte d'en sortir.



Pour penser, il n'est pas nécessaire de compiler les résultats d'un questionnaire ou de résumer les idées de ceux et celles qui ont pensé ou de reprendre les compilations faites par d'autres. La compilation et le résumé ratent souvent la pensée en la dispersant ou en l'anémiant. Pour commencer à penser il suffit d'ouvrir l'oreille à la parole de celles et de ceux qui m'entourent, de fermer l'oreille à la non-parole de qui se cache derrière des grilles, il suffit de faire de la clarté sur ma pratique, de savoir pourquoi je fais tel geste, tel choix, de ne pas m'égarer à vouloir faire de grandes synthèses. Il faut aussi deviner que les idées fondamentales sont toujours en petit nombre, qu'elles ne fixent rien, décrivent des mouvements, des tensions, des gestes.

Pour moi maintenant les choses sont simples, le fondamental tient en deux éléments : l'intelligence et l'amour. À chaque fois que quelqu'un m'aide à éclairer une partie de mon réel, à aimer une partie de mon réel, j'ai plus de vie en moi. Je sais qu'il y en a qui ont des problèmes avec l'affectif, prétendent qu'il est impossible qu'il y ait de l'amour en mathématiques ou en électronique ou là ou là, je suis persuadé qu'ils ont tort ; sont-ils capables de comprendre ces vers de Dorothy Livesay : « Donnez créance au cœur ! / ceux qui procèdent / par logique et bon sens / fanent à la naissance / n'atteignent jamais / notre

âge d'innocence ». L'intelligence et l'amour perçoivent les liens, les inventent même. Dans les cours j'aimerais que les élèves (les enseignants et les enseignantes aussi) apprennent à lier :

- ◆ l'acquisition du savoir et l'expression de l'individu, la transmission de l'héritage et la nécessité de prendre parole : on écoute pour parler, on lit pour écrire, on tient un discours pour en mesurer la force, la justesse, la vitalité, en le confrontant aux discours des autres ;
- ◆ la pratique et la théorie, la connaissance et la découverte : on réfléchit sur des expériences, on discute des théories, on utilise des méthodes, on éprouve des hypothèses, on fait des essais, tout ça pour arriver à une plus grande clarté du réel ;
- ◆ le dépassement de soi et le partage avec les autres, l'autonomie et la solidarité : on lutte contre la facilité – se contenter du minimum, de répéter –, et contre la concurrence – le stress de la guerre, la dureté de la première place ;
- ◆ l'intelligence et l'affectivité, la pensée et l'imagination : on lutte contre un savoir coupé du désir, de la vie, de la

création, on étudie moins pour avoir un diplôme que pour comprendre le réel dans lequel on vit, en jouir, y être compétent et heureux ;

- ◆ l'apprentissage et le cheminement : on s'engage dans une démarche d'éducation permanente dans un monde où le changement est continu, tient parfois de la force – une meilleure qualité de vie –, parfois de la stérilité – on s'agite pour un profit immédiat.



Je n'en dis pas plus long, comme le dit le petit Samuel dans La croyance des voleurs de Michel Chaillou : « Expliquer c'est déplier un mouchoir plié en quatre. Après on se mouche, on n'est pas plus avancé. »

Oui, un mot encore : je préfère à la maîtrise du savoir le pouvoir de l'expérience, je ne sais bien que ce que j'ai essayé. Ne soyons pas des répétiteurs – il y en a trop –, faisons des essais – des créatrices, des créateurs de vie, il y en a trop peu. N'enseignons pas, écoutons, laissons-nous enseigner, parlons, enseignons à notre tour, que notre tour n'arrive pas trop souvent, que chacun ait son tour. Préférons aux définitions des propositions. ▣